

Le train de minuit cinq : histoire de tire-bouchons

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **76 (1949)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226785>

Nutzungsbedingungen

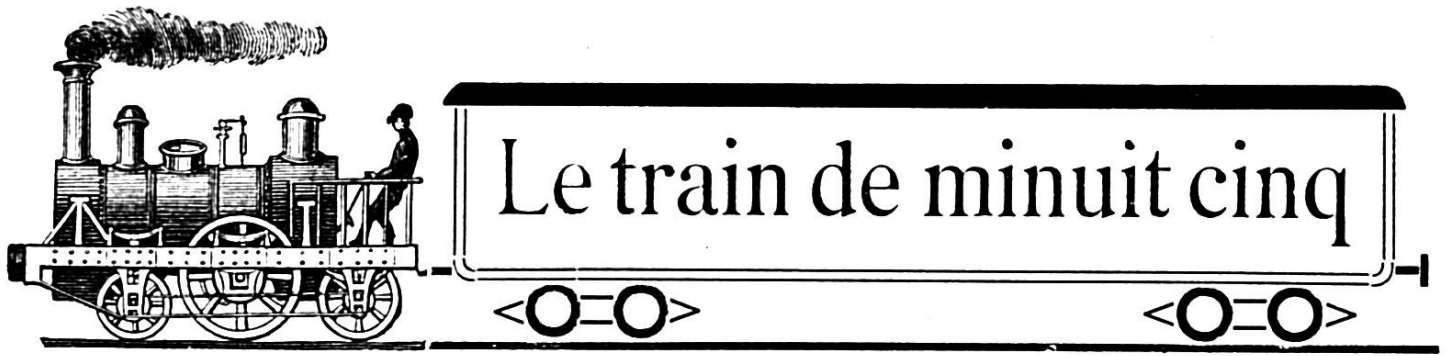
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Histoire de tire-bouchons

— Hormis les femmes, rien n'est plus fantasque et rancunier qu'un tire-bouchon, fait le gros Louis en refermant la porte du compartiment.

A cette affirmation péremptoire clamée d'une voix de stentor, les voyageurs lèvent le nez et dressent l'oreille. Les voyageuses vexées — on le serait à moins — feignent d'être fort affairées dans leurs travaux de manucures.

— Tu exagères, risque le Jules de la Vignette.

— Les deux vieux copains viennent de se retrouver, après s'être perdus de vue durant des semaines, au Buffet, où une identique soif les avait retenus jusqu'à l'ultime minute précédant le départ du train de minuit cinq.

— Comme si nous avions l'habitude d'exagérer, nous les Vaudois, proteste le gros Louis ! Tu n'as pas entendu parler du drame qui a tout mis en cupesse par chez nous ? Ça ne m'étonne pas. Voilà comme nos journaux nous tiennent au courant. Avec leur O.N.U., leur bombe atomique, leur rideau de fer, leurs manigances de Berlin, leurs ragots d'Hollywood, ils négligent les événements qui nous touchent de près.

— Pourtant, un drame !

— Affreux, épouvantable ! Tu vas en juger : le lendemain de la fermeture du Comptoir, ce grand frère des salines de Bex, j'invite trois amis à venir déguster une bouteille. Pas pour la soif, bien sûr, uniquement pour la gourmandise. On s'ins-

talle au pressoir. Je tends la main pour empoigner le tire-bouchon qui est toujours suspendu à la porte de l'armoire où je réduis le soufre, le suif et les verres. Pas plus de tire-bouchon que dans la poche du Président de la Société d'abstinence. L'Henri, la bouche en machin de poule, constate : « La bourgeoise aura passé par là ! »

Laissant les copains à leurs méchantes suppositions, je file vers mon bureau où j'en ai un de réserve : visage de bois, en dépit d'une pancarte « une place pour chaque chose, chaque chose à sa place » affichée bien en vue. Je passe à la cuisine. Ma Mélanie, de la pâte plus haut que les coudes, prépare un gâteau aux pruneaux.

« Tu n'as pas vu mon tire-bouchon ? »

« Voilà bien les hommes, toujours en chasse. Je vais te prêter le mien ; tu me le rapporteras, je ne tiens pas à courir comme toi par toute la maison lorsqu'il me faudra ouvrir une bouteille d'huile ! »

Elle ouvre le tiroir des services, farfouille parmi un tas de trucs nickelés achetés au Comptoir et dans les cours de cuisine qu'elle suit chaque hiver. Tu sais, ces trucs qui font des merveilles dans les mains expertes des vendeurs et ne font plus que des petites saletés dans celles des acheteuses.

Elle me guigne de coin :

« Tu l'as déjà pris ? »

« Moi ! »

« Pas la bonne, puisque nous n'en avons point. »

« Je n'ai pas l'habitude de fouiller dans tes affaires. »

« Parlons-en ! Tous ces dernier soirs, je t'entendais rebater par la cuisine en rentrant du Comptoir ! »

Je sens que le moment serait mal choisi pour lui faire comprendre qu'en rentrant par le train de minuit, le dernier salon où l'on cause, toutes les pintes étant fermées, on éprouve le légitime besoin de chercher s'il ne reste pas un fond de bouteille. Je redescends donc au pressoir. Les trois copains se poussent du coude tandis que je m'escrime à déboucher une 1947 avec une grosse vis.

— C'est bien par là que tu aurais dû commencer, puisque, par miracle, les autres n'avaient point de couteau officier !

On se doute que tu n'as jamais essayé : On visse, on tire, ça lâche ; on revise, on retire, ça relâche ! Les autres gloussent : « C'est plus difficile à ouvrir que le coffre-fort, la combinaison ne serait pas pas hasard Mélanie ? » Tu penses si ça vous énerve ! On y arrive enfin ; mais le goulot est plein de débris de liège. On rage ! On donne une brusque secousse pour expulser cette cochonnerie, on heurte le granit du pressoir... et les autres se f... de vous de vous voir tout capot, un culot de bouteille à la main. On se revanche sur un grelot qu'on gardait pour le boire des brantards, et les copains s'en vont, l'esprit plein de méchantes suppositions à colporter...

— Ça n'a rien d'un drame, c'est un ennui qui peut arriver à chacun.

— Attends la fin ! Je disais que les autres s'en allaient l'esprit plein de méchantes suppositions, méchantes et fausses ! A preuve que, en remontant, je trouve la bourgeoise qui avait lâché son gâteau et avait tout l'air de commencer la grande revue d'automne : tous mes habits en tas sur le canapé, les poches retournées, les armoires vidées, la table à ouvrage sacquée, la boîte à cirage, et les potiches, et le sac de pinces à linge, et tout un fourbi,

à « boclon » sur les tables. Et cette brave Mélanie qui faisait du ramping sous les lits, du gratting avec un manche à balais sous le fourneau, le vaissellier, la commode et l'armoire à glace.

« Du diable que fais-tu ? » que je lui dis.

Elle se met péniblement debout et, les deux poings sur les hanches, cramoisie, dépeignée et crispée comme un coureur du Tour de Suisse, elle se plante devant moi :

« Trois tire-bouchons envolés en même temps, c'est pas Dieu possible ! J'en ai assez de deviner les sales soupçons de tes copains. Comme si je ne savais pas qu'un manque de tire-bouchon ne saurait pas vous passer l'envie de boire ! Va donc en acheter une douzaine chez l'épicier ! »

Devant la désolation de ce remue-ménage, je me dis que je serais, en effet, mieux ailleurs, je file au village. J'arrive chez l'épicier au moment où il va fermer sa boutique. Le gaillard bout de rage, il vient de flanquer ses quinze jours à sa vendeuse. Il m'explique : « Cette sottise ne m'a pas averti que mon stock de tire-bouchons était épuisé ! Et, comme par un fait exprès, tout le monde en réclame. A croire que c'est un coup monté. Le prochain client qui me parle d'acheter un tire-bouchon, je lui flanque mon pied à quelque part ! » J'achète un paquet de cigares ! !

— Ouais ! fait Jules, exprimant ainsi la pensée de tous les voyageurs, c'est étrange.

— Mieux que ça, terrible ! J'apprends le lendemain que l'âpre vent de la guigne ne soufflait pas seulement chez moi et à l'épicerie, mais sur tout le village. Plus un seul tire-bouchon ! Un vent de panique, porteur de reproches, d'accusations, de mauvais compliments, d'injures, soufflait partout. Un tam-tam angoissant fait de centaines de portes de caves, et de pressoirs, et de cuisines rageusement ouvertes et refermées, et de milliers de bruits de tiroirs tirés et repoussés par des mains im-

patientes, et de galopades sur des escaliers de bois, s'envolait de chaque maison vigneronne !!

Pendant deux jours on mangea partout, sauf chez les rares abstinents, la « soupe à la potte ». Impossible de mettre la main sur un seul tire-bouchon !

— Incroyable !

— Et pourtant véridique. Deux jours plus tard, en voulant prendre du suif pour poser une « portette », je pense avoir une « attaque » en voyant le tire-bouchon qui se balançait, sagement suspendu à son clou. A la même minute, l'épicier en retrouve trois douzaines dans un tiroir... Nom de chien !... J'oublie de descendre...

Et voilà le gros Louis qui, sans avoir le temps de serrer la main du Jules, se précipite dehors. Ce dernier ouvre la fenêtre et crie :

— Vous aviez rêvé, tas de malins !

Tandis que le chef de gare lève son signal vert, Louis lève le nez et affirme avec un grand sérieux :

— Le fin mot de l'affaire, je l'ai trouvé à force de me creuser la cervelle : Les tire-bouchons, lassés de s'entendre eng... par des types qui ne savent pas ouvrir proprement une bouteille, avaient fait une grève d'avertissement de quarante-huit heures !

Jean du Cep.

Mesdames, après avoir savouré un DOUX BAISER, cocktail au pur jus de fruits « Michel », vous ne direz plus : J'ai bu des baisers le nectar inconnu », mais bien : « J'ai bu DOUX BAISER... ce nectar bien connu ! »

Un « mot » de trop !

Il s'agissait de donner, en l'une de nos petites cités, une représentation, faite de tableaux militaires et relatant des moments héroïques de notre histoire.

Musique de scène, fifres et tambours, chœurs d'hommes, etc. Un spectacle de sorte, quoi !

Et, comme il ne faut jamais perdre une seule occasion de faire battre le cœur des tout jeunes en cultivant la fibre patriotique, afin que les fils et les petits-fils soient dignes des pères, les écoles assisteraient, moyennant une finance modeste, à la répétition générale.

On discutait de la chose en haut lieu. Des antimilitaristes notoires estimaient qu'il est dangereux de faire en quelque sorte l'apologie de la guerre, que nos enfants ne sont que trop portés à admirer les parades militaires, que l'école se doit de lutter de toutes ses forces contre cette tendance, que les gosses d'aujourd'hui sont suffisamment batailleurs, etc., etc...

Ce n'était pas l'avis du président qui avait un faible pour les marches militaires et que les chants patriotiques émotionnaient, mais le souci des convenances passait pour lui avant tout :

— Est-ce que nos gamins peuvent écouter cette représentation sans risque ? Autrement dit, y a-t-il des situations... scabreuses ? demanda-t-il tout étonné d'avoir prononcé un mot aussi gros.

Il y avait là un gradé qui, ayant assisté à plusieurs répétitions, était mieux placé que quiconque pour renseigner.

— Monsieur le président et Messieurs, dit-il, d'un ton solennel, la représentation est rigoureusement convenable, mais, à un moment donné, un soldat crie très fort un certain mot... enfin, vous comprenez ce que je veux dire !... un mot qui n'est pas indiqué pour enrichir le vocabulaire de nos écoliers...

— Le mot de Cambronne ? demanda un des assistants, voyant que le gradé se perdait dans ses explications.

— Précisément, c'est ce mot-là ! Mais, au moment où il le prononce, il y a un coup de canon. Peut-être que nos écoliers ne l'entendront pas...

— Le canon ou le mot ? releva le président !...

M. Matter.